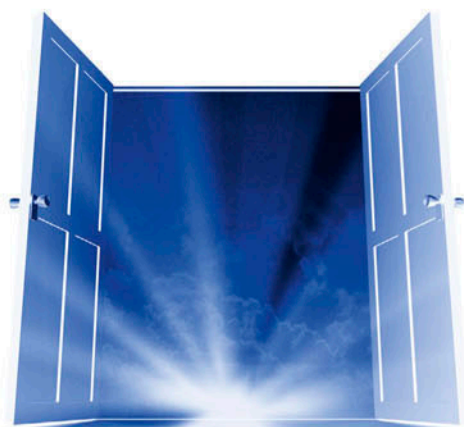


**PIERRE  
BELLEMARE  
GRÉGORI FRANK**



**C'ÉTAIT  
IMPOSSIBLE...  
ET POURTANT!**

**QUAND LE BIZARRE  
SE GLISSE DANS LA VRAIE VIE**

**LE NOUVEAU LIVRE DE PIERRE BELLEMARE**

Flammarion



# PIERRE BELLEMARE GRÉGORY FRANK C'ÉTAIT IMPOSSIBLE... ET POURTANT!



Avec ce livre nous allons vous passionner, vous faire frémir ou rire, grâce à des histoires totalement impossibles ou improbables, mais pourtant vraies! Voyez par vous-même: et si l'on vous disait qu'un magicien de quartier a garanti la fortune à ses clients... et qu'il a tenu parole? Qu'un Français a servi de modèle au «Doctor House», a soigné des centaines de patients américains, en a sauvé du trépas des dizaines, à la plus grande admiration de

ses confrères... tout en cachant un lourd secret? Que, bien avant la naissance d'Internet, on a rendu publiques les photographies du postérieur d'une très noble dame pour élucider une trahison d'État? Et si l'on vous racontait comment deux amis organisent minutieusement un attentat contre un patron gênant, mais qu'ils y renoncent à la dernière seconde et qu'ils voient pourtant l'agression se dérouler inéluctablement, point par point, telle qu'ils l'avaient imaginée?

Vous me diriez: «C'était impossible!». Et vous auriez raison. Sauf que... ces vingt-deux histoires rocambolesques, glaçantes ou terriblement drôles, sont toutes arrivées!

Flammarion

C'était impossible !  
Et pourtant...

*« Quand le bizarre se glisse dans la vraie vie »*

*Du même auteur*

- Les enquêtes impossibles*, avec Jérôme Equer, Flammarion, 2013.
- Derniers Voyages*, Flammarion, 2013.
- Incroyable !*, Flammarion, 2012.
- Enquête sur 25 trésors fabuleux*, avec Jean-François Nahmias, Flammarion, 2012.
- Le Bonheur est pour demain*, avec Jérôme Equer, Flammarion, 2011.
- L'Enfer*, avec Jean-François Nahmias, Flammarion, 2011.
- Ils ont marché sur la tête : 450 faits divers inouïs, impayables et désopilants*, avec Jérôme Equer, Albin Michel, 2010.
- Kidnappings : 25 rendez-vous avec l'angoisse*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2010.
- Sur le fil du rasoir : quand la science traque le crime*, avec Jérôme Equer, Albin Michel, 2009.
- La Terrible Vérité : 26 grandes énigmes de l'histoire enfin résolues*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2008.
- 26 dossiers qui défient la raison*, avec Grégory Frank, Albin Michel, 2008.
- Mort ou vif : les chasses à l'homme les plus extraordinaires*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2007.
- Complots : quand ils s'entendent pour tuer*, avec Jérôme Equer, Albin Michel, 2006.
- Ils ont osé ! : 40 exploits incroyables*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2005.
- Crimes dans la soie : 30 histoires de milliardaires assassins*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2004.
- Destins sur ordonnance : 40 histoires où la médecine va du meilleur au pire*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2003.
- Sans laisser d'adresse*, avec Grégory Frank, Albin Michel, 2002.
- Survivront-ils ? : 45 suspenses où la vie se joue à pile ou face*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2001.
- Je me vengerai : 40 rancunes mortelles*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2001.
- Les Dossiers extraordinaires*, vol. 3, Éditions n° 1, 2001.
- Les Dossiers extraordinaires*, vol. 2, Éditions n° 1, 2000.
- Les Dossiers extraordinaires*, vol. 1, Éditions n° 1, 2000.

*Suite en fin d'ouvrage*

Pierre Bellemare  
Grégory Frank

C'était impossible !  
Et pourtant...

*« Quand le bizarre se glisse  
dans la vraie vie »*

Documentation : Evelyn Perriard

Flammarion

© Flammarion/PB2A, 2014  
ISBN : 978-2-0813-3023-8

## Prologue

Appréciez-vous les histoires *possibles*, mais totalement inventées ?

Il y en a plein Internet...

Ici, nous faisons le pari inverse : vous passionner, vous faire frémir ou... rire, avec des histoires *vécues*, même si elles étaient totalement impossibles !

Si l'on vous disait que :

— Un magicien de quartier a garanti la fortune à ses clients... Et qu'il a tenu parole ?

— Un simple ouvrier est mort dans un accident stupide... puisqu'il est ressuscité en génie de la musique ?

— Qu'un Français a servi de modèle au « Doctor House », devenant le supertoubib d'un grand hôpital américain... Qu'il a soigné des centaines de patients, en a sauvé du trépas des dizaines, à la plus grande admiration de ses confrères... tout en cachant un lourd secret ?

— Que, bien avant la naissance d'Internet, on a rendu publiques les photographies du postérieur d'une très noble dame, pour élucider une trahison d'État qui mettait la France en péril ?

— Et si l'on vous racontait aussi comment deux amis organisent minutieusement un attentat contre un patron gênant. Mais ils y renoncent à la dernière seconde et voient quand

*C'était impossible ! Et pourtant...*

même l'agression se dérouler inéluctablement, point par point ?

Vous diriez : « C'était impossible ! ».

Et vous auriez raison.

Sauf que... c'est arrivé !



1

Les amants de Melbourne



11 novembre 1918, à Calais. La ville est comme prise de démente, mais d'une douce démente. Songez donc : quand on s'est endormi, on était en guerre. Ce matin, on s'est réveillé encore en guerre. Et, depuis 11 heures, toutes les cloches carillonnent pour annoncer la fin de cette immense boucherie.

On s'embrasse, on parcourt les rues en agitant des drapeaux et en criant « À mort, Guillaume ! » et « Vive Clemenceau ! » On chante *La Marseillaise*, *La Madelon* ou *Tipperary*. Des bals s'improvisent au coin des rues, on danse, on pleure encore, on rit enfin, on se bouscule, on boit, on se fait mal aux doigts à force de brandir au ciel le V de la victoire.

Or, dans cette foule en folie, deux êtres qui ne se connaissent pas encore vont, dans quelques minutes, être mis face à face par le destin, qui les appelle à vivre une extraordinaire, une stupéfiante aventure... Mais une fois vécue, ils voudront en nier la réalité. Ils voudront la refuser de toute leur logique, puisque, bien entendu... c'était impossible.

Et pourtant...

Quelque part, dans cette liesse populaire, un grand gars brun : Michel Davel. Il a vingt ans, l'air trop sérieux pour son âge. Il a eu la chance de ne pas se faire hacher menu par les mitrailleuses ou les obus, comme des dizaines de ses copains d'école. Il a conscience de sa chance et se dit que la vie vaut d'autant plus la peine d'en profiter au maximum. Pour

l'instant, il n'est que simple matelot : il vient d'une famille modeste, on pourrait même dire pauvre. Mais il est déterminé : le cercle vicieux, qui veut que les fils de pauvres fassent des métiers de pauvres, il va le briser ! Son plan, c'est de se faire engager sur des bateaux de commerce pas très brillants, pas trop regardants sur les références. Il pourra se « former sur le tas », acquérir une solide expérience et passer ses brevets de sous-officier de la « Marchande ».

Un peu plus loin, dans cette foule : Rose-Mary Adrian. Dix-sept ans. Blonde, les yeux pervenche, l'air déjà de la fiancée idéale dont les matelots de la marine en bois de jadis faisaient peindre le portrait sur un médaillon d'ivoire, pour le garder sur le cœur pendant les voyages au long cours.

Le père de Rose-Mary est anglais, sa mère, française. La fortune familiale est solide malgré la chute du franc-or : les Adrian sont dans le textile depuis des générations et, pendant les années de conflit, la production de drap pour les uniformes a plutôt accru leurs avoirs. Rose-Mary, ses deux frères et leurs parents vivent dans une grande maison entourée d'un parc, à la sortie de Calais. On y parle indifféremment l'anglais, le français, et deux ou trois autres langues indispensables au commerce et à la culture, enseignées à domicile par des précepteurs.

Michel Davel se baguenaude seul dans la fête. Rose-Mary, elle, est accompagnée de trois cousines, de quatre à cinq ans ses aînées. Toutes quatre ont piqué sur leurs manteaux ou sur leurs bérets des cocardes tricolores et de minuscules drapeaux britanniques.

Bras dessus, bras dessous, elles s'approchent d'un petit bal improvisé où des couples dansent sur l'air de *Viens, Poupoule*. C'est là que Michel, parmi les badauds qui regardent les danseurs, remarque tout à coup Rose-Mary. Il est fasciné par tant de charme, tant de fragilité, tant de blondeur. Et comme aujourd'hui tout est permis, il s'approche, effleure le bras de la jeune fille.

— Mademoiselle ? Vous voulez bien danser ?

Elle tourne la tête, amusée. Danser avec le populo ? Sûrement pas ! Mais, dès le premier regard, un éclair la traverse... Exactement comme celui que l'on décrit dans les romans que ses cousines lui ont passés en cachette.

Michel, lui, n'a pas lu de romans : pendant ses rares loisirs, il se plonge dans les manuels d'instruction pour les élèves officiers.

N'empêche : le même séisme le secoue. Et la même polka effrénée les emporte.

Quand la musique s'arrête, le matelot ramène Rose-Mary vers ses cousines ; mais il ne la quitte pas. Il a d'ailleurs décidé de ne plus la quitter jamais. L'une des jeunes filles demande :

— Monsieur reste avec nous ?

— Oh oui : il reste ! répond simplement Rose-Mary.

Tout le groupe replonge dans la foule. Les trois cousines devant, Rose-Mary et Michel derrière, savourant un plaisir étrange qui leur tourne un peu la tête. Leurs mains sont restées entremêlées, depuis la danse, comme par peur d'être séparées.

Ils se revoient le lendemain, le surlendemain. Ils se revoient tous les jours du mois de novembre. Et tous ceux de décembre. Rose-Mary, en fille honnête, ne veut plus garder pour elle seule ce secret. À la veille des fêtes, elle veut partager ce bonheur avec sa famille : un soir, elle révèle à ses parents l'existence de son amoureux et, dans la foulée, leur annonce qu'elle veut l'épouser.

M. Adrian prend des renseignements sur Michel et détermine aisément que le jeune homme n'a « ni fortune ni espérances » comme l'on dit encore, à la mode du siècle précédent... Alors le papa, lui aussi, réagit comme un père bourgeois dans un de ces romans où l'amour est impossible : il s'oppose de façon catégorique au mariage.

— Non, jamais ! Jamais je ne l'autoriserai ! Ce serait une folie ! Unir ma fille à un petit matelot sans fortune et sans avenir, il n'en est pas question ! Tu es beaucoup trop jeune... Te rends-tu compte que tu n'as que dix-sept ans ? Tu as bien

*C'était impossible ! Et pourtant...*

le temps de te passer la corde au cou. D'ailleurs, je t'interdis de revoir ce garçon ! Tu m'entends, Rose-Mary ? Je te l'interdis !...

*Mister* Adrian ponctue ses phrases en frappant lourdement du poing sur la table de la salle à manger. Debout à côté de lui, sa femme l'écoute silencieusement. En face, effondrée dans un fauteuil, la jeune Rose-Mary sanglote à fendre l'âme.

Pour l'adolescente, c'est le monde entier qui s'écroule. C'est la fin de son beau rêve. On a saccagé son histoire d'amour, la grande, la vraie... Et la seule de sa vie, elle le sait déjà.

Évidemment, Charles Adrian n'agit ainsi que pour protéger sa fille. C'est évident pour tout le monde, sauf pour la jeune fille. Madame Adrian, elle, a bien compris la vivacité de son mari. Elle essaie timidement d'intervenir :

— Ton père a raison, ma chérie... Il vaut mieux oublier ce garçon. Tu nous en remercieras plus tard... Crois-moi, tout cela, c'est pour ton bien !

Mais allez donc raisonner une jeune fille en proie à un chagrin d'amour ! Rose-Mary est inconsolable et, à travers ses gémissements, elle affirme que, jamais, elle n'aimera un autre homme.

Ses parents hochent la tête, l'air de dire que tout ça est bien naturel pour l'instant : c'est un mauvais moment à passer. L'existence se chargera bien de le lui faire oublier.

Eh bien, ils ont tort, madame et monsieur Adrian... Ils ont tort de considérer cet épisode comme une amourette sans importance, comme une toquade que le temps pourrait effacer... Non seulement les deux jeunes gens ne s'oublieront jamais, mais leur amour va les amener à vivre cette magnifique, et pourtant impossible aventure.

Malgré tous leurs efforts et leur compréhension, les Adrian voient leur fille dépérir de jour en jour. Elle n'a plus de goût à rien et passe le plus clair de son temps prostrée dans sa chambre. Elle ne leur adresse pas la parole et refuse le plus souvent toute nourriture.

Les pauvres parents ne savent plus à quel saint se vouer. Ils commencent à se demander s'ils ne se sont pas trompés. Au point que, pour réparer leur erreur – si erreur il y a eu – ils vont essayer de rencontrer le jeune homme pour se faire une meilleure idée de lui, de ses intentions, et de l'avenir qu'il pourrait offrir à leur fille, si par hasard les tourtereaux devaient convoler.

Mais il est un peu tard pour arranger les choses : Michel Davel, lui aussi déçu et désespéré, a depuis longtemps quitté Calais, embarqué sur on ne sait quel bateau de passage. Pas moyen de retrouver sa trace. Et Rose-Mary reste inconsolable.

Deux années plus tard, la jeune fille est toujours dans cet état. Faible, grise, taciturne, elle refuse de fréquenter des jeunes gens et s'éloigne même de ses cousines. La famille entière est affectée, et Charles Adrian se sent la conscience lourde des conséquences de son refus. L'enfer est décidément pavé des meilleures intentions... L'opportunité d'effacer toute cette peine et d'apporter un peu d'air frais à sa famille va lui venir de son métier : le tissage. Des relations de toute confiance lui proposent de devenir leur fournisseur privilégié... en Australie. Sur ce continent en plein essor, les immenses élevages de moutons et la main-d'œuvre abondante offrent à un spécialiste comme lui de nouvelles perspectives.

Une vie nouvelle pour tous les siens... Un tel dépaysement peut guérir bien des blessures de l'existence. Certes, il lui faut tout laisser, tout changer ? Charles Adrian aime assez sa fille pour saisir cette opportunité : au début de l'année 1920, Rose-Mary et ses parents quittent définitivement l'Europe pour Melbourne.

L'intuition de Charles Adrian a été la bonne : ce changement radical améliore très sensiblement la santé de la jeune fille.

Peu à peu, elle semble reprendre des couleurs, de l'énergie. Pour autant elle ne retrouve pas son enthousiasme et sa gaieté.

*C'était impossible ! Et pourtant...*

On dirait que sa jeunesse s'en est allée définitivement avec son fiancé perdu.

Les années passent, tristes, moroses... Rose-Mary ne parvient pas à oublier Michel. Systématiquement, elle repousse toutes les demandes en mariage, tous les soupirants. Pourtant, ils se pressent nombreux : en ce premier quart du XX<sup>e</sup> siècle, dans l'immensité australienne, les femmes sont plutôt rares, et les femmes à marier rarissimes. Autant dire que cette jeune fille blonde, aux yeux bleus, intelligente, fortunée et d'excellente famille britannique, représente un trésor pour lequel on est prêt à offrir toute sa fortune et à semer sous ses pas des brassées de pétales de roses.

Mais aucun parti, si brillant et si flambant de passion soit-il, n'intéresse Rose-Mary. Elle espère toujours revoir son Michel. Ses parents ont beau lui expliquer que cet espoir est insensé, elle s'entête. Pourtant, sa logique et son intelligence vive savent bien qu'il faudrait une suite de hasards inouïs pour qu'elle retrouve, tant d'années plus tard, un jeune homme qu'elle a connu si brièvement et à des milliers de kilomètres.

Mais qu'est-ce que l'intelligence et la logique ont à voir dans les histoires d'amour ? Au plus profond d'elle, Rose-Mary est persuadée que cela doit arriver... Il est *impossible* que cela n'arrive pas. Elle le dira elle-même plus tard : cette certitude était ancrée en elle, envers et contre toute raison, tranquillement, tout simplement...

Et c'est dix-sept ans plus tard que l'impossible arrive... Tout simplement.

Rose-Mary a maintenant trente-quatre ans. Elle vit seule près de l'immense port cosmopolite de Melbourne. Ses parents sont décédés l'année précédente, emportés par une épidémie. Cette fois encore, la jeune femme a ravalé son chagrin : nantie de son héritage, elle n'a aucun souci matériel, mais elle a pris un petit emploi de bureau comme dérivatif à la solitude. Elle occupe ainsi ses journées, refusant de se morfondre dans la contemplation du vide de son existence.



Et un matin, c'est en se rendant à son travail qu'elle se trouve soudain, sur un trottoir, face à un homme qui s'immobilise devant elle. Un barbu, à la peau tannée, le front comme creusé au burin par tous les vents du globe.

Les lèvres de l'homme forment d'abord des syllabes muettes, et puis il hurle :

— Rose-Mary !

Dans un premier temps, la jeune femme ne réagit même pas. Elle avait toujours été persuadée que « cela » arriverait. Mais elle pensait aussi qu'elle reconnaîtrait d'emblée son bien-aimé, de très loin, elle la première... Or, à cette seconde, elle n'a pas encore identifié, dans ce costaud rugueux, le tendre petit matelot de Calais gravé dans son souvenir...

Parce qu'elle n'a que son souvenir. Lui aussi. Pas même une vieille photo, cachée comme marque-page dans un livre de chevet... Il est vrai que lorsqu'ils s'étaient croisés, là-bas, en France, en 1918, les appareils de photo n'étaient pas dans la poche de tout un chacun... Et comme ils se rencontraient en cachette de la famille Adrian, ils n'auraient jamais osé poser ensemble au studio du coin, où seuls allaient les fiancés « officiels ».

Et la réalité physique du Michel de 1935 est bien différente du souvenir de son amoureuse. En dix-sept ans, il a vraiment changé. Il lui semble plus grand ; son visage même est différent : la mâchoire est plus large et les yeux d'un bleu plus foncé qu'autrefois... Mais lorsqu'il parle, elle retrouve ses expressions, son rire, ses inflexions tendres, son timbre chaud et, caractéristique entre tous, son savoureux accent du nord de la France.

Si les yeux peuvent douter, la voix ne trompe pas : c'est bien Michel qui est là devant elle ! Michel, revenu de sa surprise, qui lui sourit, la rassure, la soutient comme si elle allait tomber... En fait, elle a vraiment besoin de ce soutien : les jambes lui manquent pour de bon ! Alors, elle se laisse guider vers le premier café venu. Tout ce qu'elle peut faire, c'est murmurer à chaque pas :

— Michel, Michel...

*C'était impossible ! Et pourtant...*

Ce jour-là, Rose-Mary Adrian n'ira pas au bureau. Installée depuis des heures dans ce pub avec son amour enfin retrouvé, elle évoque des souvenirs de Calais et de l'Armistice. Novembre 1918. Comme elle, Michel n'a rien oublié. Pas une seconde de leur première journée, pas un détail de « leur » bal... Quelles images leurs viennent ? Cette robe rouge qu'elle portait ? La musique sur laquelle ils ont dansé toute la nuit ? Leurs rendez-vous secrets, les baisers dans les parcs embrumés ? Les cafetières fumantes sur le coin du poêle et la sciure sur le plancher de « leur » bistrot de Calais ? Est-ce qu'elle lui demande :

— Et le poème, Michel ? Le poème que tu m'avais écrit ?

— C'était sur du papier bleu ciel, avec de l'encre violette...

À dix-sept ans d'intervalle, Rose-Mary croit vivre un rêve. Pourtant, c'est-elle qui revient la première à la réalité :

— Mais dis-moi, Michel, que fais-tu ici à Melbourne ?

— Je travaille dans le port depuis près d'un an. Ce n'est pas très passionnant, comme job... Mais avec mon mauvais anglais, je n'ai pas pu trouver mieux...

— Du travail ici ? Mais pourquoi as-tu choisi l'Australie ?

— Tu ne vas peut-être pas me croire, mais je n'en sais strictement rien ! Rien du tout... Je ne me souviens même pas de mon arrivée. Figure-toi que l'année dernière, j'ai eu un accident. Une fracture du crâne. Je me suis réveillé à l'hôpital, totalement amnésique... Peu à peu, la mémoire m'est revenue. Mais seulement pour les choses anciennes. Aujourd'hui encore, je n'ai aucun souvenir des circonstances de mon accident... Tout ce que je sais c'est qu'il a eu lieu en août dernier... Le 12 août 1934... La date, elle, je ne risque pas de l'oublier. Pour tout le reste, ce qui précède, c'est le trou noir. Absolu. Mais, tu vois : ça ne m'a pas empêché de te reconnaître... Ton visage fait partie de mes souvenirs anciens et, sans vouloir pousser le compliment, tu n'as vraiment pas beaucoup changé.

Rose-Mary ne rosit même pas sous l'éloge : elle-même, de l'intérieur, se sent tellement « comme avant », comme si cette

rencontre prenait la suite immédiate d'un de leurs rendez-vous secrets de 1918, dans un café face à la mer du Nord. Encouragé par le demi-sourire de son interlocutrice, Michel tente :

— Et maintenant que je t'ai retrouvée...

Il hésite un peu :

— Tu... Tu n'es pas mariée, au moins ?

Elle rit comme devant une évidence :

— Non !

Et elle ose ajouter, avec une franchise de jeune fille :

— Je t'ai toujours attendu.

Le silence s'installe entre eux, puis Michel reprend, avec toute la timidité d'un jeune homme :

— Crois-tu... Que ce soit... Enfin, que... quelque chose soit encore possible, entre nous ?

Les dix-sept années de séparation se sont effacées d'un coup. Rose-Mary n'exprime pas l'ombre d'un doute :

— Bien sûr... Ce qui serait impossible, c'est qu'il n'y ait rien entre nous.

Et Michel, heureux et inconscient comme un gamin, conclut :

— Alors, je t'épouse !

Un mois plus tard, Rose-Mary et Michel sont enfin mariés. Le bonheur, en quelque sorte... Cela pourrait être une magnifique et heureuse conclusion. Ce n'est que le début de l'histoire, en fait. Et d'une histoire impossible, car ce joli conte va s'achever de la façon la plus inattendue qui soit. Ce couple sans problème va se trouver confronté à une telle aberration, qu'elle amènera Rose-Mary Adrian à consacrer le reste de sa vie à la recherche métapsychique.

Pour le couple, il va y avoir d'abord treize ans de bonheur australien. Treize années de vie conjugale sans le moindre nuage. Même la Seconde Guerre mondiale ne leur paraîtra que comme un tumulte bien lointain. C'est peut-être égoïste, mais leur passion et leurs retrouvailles fantastiques gardent une

telle intensité que le monde entier semble à l'extérieur de leur bulle.

Et puis, un soir de 1948, Michel ne rentre pas à la maison. Il ne revient qu'après trois jours d'absence. Un Michel hagard, hébété, épuisé... Rose-Mary, folle d'inquiétude, avait déjà alerté tous les hôpitaux et les postes de police. Elle le presse de questions :

— Mais qu'est-ce qui se passe ? Où étais-tu ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Michel est apparemment incapable de répondre. Incapable même de parler. Rose-Mary insiste :

— Je t'en prie, mon amour, dis-moi quelque chose !

Alors Michel sort de sa sidération et il parle. Dès les premiers mots, le visage de Rose-Mary se décompose. Cette voix... Cette voix, ce n'est pas celle de Michel ! Ce timbre si familier qu'elle avait instantanément reconnu après toutes ces années et à des milliers de kilomètres de distance... Elle se dit « ce n'est pas possible, je deviens folle... Ou alors c'est l'émotion... ». Mais non, pourtant : elle a beau prêter toute son attention, l'homme qui est devant elle s'exprime dans un anglais impeccable, alors que Michel avait conservé un accent français à couper au couteau et ne possédait qu'un vocabulaire anglais limité ! De plus, cet homme lui révèle une chose effroyable :

— Excuse-moi, Rose-Mary... Il fallait que je revoie très vite ma femme et mes enfants !

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu as perdu la tête, Michel ? Et l'homme rétorque calmement, et EN ANGLAIS :

— Mais je ne suis pas Michel ! Je n'ai *jamais été* Michel...

Presque froid, maintenant, l'homme continue doucement, avec le même accent typiquement australien :

— Non, je n'ai pas perdu la tête... Au contraire, je viens de la retrouver ! Je *me suis* retrouvé. Il y a trois jours que je suis... comment dire ? que je suis à *nouveau moi*. La mémoire m'est revenue. Toute ma mémoire... Je ne suis pas Français. Je suis australien. Je m'appelle Littlon, George Littlon... Je

suis marié... En fait, j'étais marié avant notre rencontre. Ma femme et mes deux enfants vivent ici, en Australie... Durant ces trois derniers jours, je suis allé les voir... Ils m'ont reconnu tout de suite... Je ne comprends pas pourquoi j'ai pu me faire passer pour un Français nommé Michel Davel ? Ni surtout comment ? D'autant plus que je ne parle absolument pas le français ! Enfin... Je ne le parlais pas dans ma vie précédente... Et aujourd'hui, il ne m'en reste que des bribes.

Évidemment, Rose-Mary ne croit pas un traître mot de toute cette fable. Comment admettre que cet homme avec lequel elle a vécu pendant treize ans, prétende maintenant ne pas parler le français ? Et puis, s'il n'est pas Michel, comment a-t-il pu la reconnaître dans la rue ? Oui : tout ce fatras, ce ne sont que des inventions ! Des inventions maladroites dans le but de la quitter ! Peut-être a-t-il une autre famille sur ce continent, mais il l'avait bien caché ! Et elle, sottre qu'elle était, ne s'est jamais doutée de rien ! Cette pensée la met très en colère :

— Si c'est tout ce que tu as trouvé pour me larguer, ce n'est pas très malin ! Franchement, Michel, tu me déçois ! Tu me prends vraiment pour une imbécile !

Spontanément, comme elle l'a toujours fait depuis leur mariage, Rose-Mary s'est exprimée en français. Et l'homme fait un geste d'impuissance, signifiant qu'il n'a rien compris. Cette attitude ne fait qu'augmenter la fureur de la femme trahie. Elle emprunte la langue de son interlocuteur :

— Puisque la mémoire t'es revenue, dis-moi : quand as-tu quitté la France ?

— Mais je n'y ai jamais mis les pieds ! C'est bien trop loin !

Rose-Mary est au bord de la crise de nerfs. Quant à Michel – ou à cet homme qu'elle continue à appeler ainsi – il est si manifestement effondré que cela ne peut pas être du fauxsemblant. Ou alors, quel comédien de génie ! Mais, décidément non : c'est un malheureux type complètement dépassé qui essaie de se justifier, de trouver, lui aussi, une explication :

*C'était impossible ! Et pourtant...*

— Je ne peux rien te dire de plus, Rose-Mary. Je sais seulement que je ne suis pas ce Michel. Je suis bel et bien George Littlon. Je t'ai dit tout ce que je savais... Je t'ai parlé de mon accident le 12 août 1934 ! Je me suis effectivement retrouvé à l'hôpital avec une fracture du crâne. On m'avait probablement attaqué sur les docks, dévalisé... Je n'avais pas de papiers sur moi... Et quand je me suis réveillé, on m'a demandé mon nom. Le seul qui me soit revenu spontanément, c'était Michel Davel. Vu mes vêtements et l'endroit où j'avais été retrouvé, ils ont pensé que j'étais marin. Ça me parlait, mais je ne me souvenais plus du nom de mon bateau... Je suis resté en observation pendant quelque temps. Mon état physique s'est amélioré, mais je n'ai pas réussi à retrouver la mémoire des mois précédents.

Une fois rétabli et capable de me débrouiller, j'ai demandé à rester ici, en Australie. Les autorités m'ont fourni une carte de séjour et une carte de travail sous la seule identité que l'on me connaissait : Michel Davel. J'ai cherché un emploi et c'est comme ça que je suis devenu docker. J'en étais là lorsque je t'ai rencontrée... Et d'anciens souvenirs sont revenus en avalanche à cet instant : j'ai crié ton prénom et je t'ai reconnue, parfaitement reconnue, comme si ton visage s'était gravé dans mes souvenirs anciens !... Il faut me croire Rose-Mary ! Je sais que c'est difficile, mais je te jure que tout cela est vrai ! Tu vas pouvoir le vérifier ! Il ne faut pas m'en vouloir, mais nous ne pouvons plus rester ensemble... Pendant treize ans, je peux jurer que j'ai été sincère, mais je vivais avec les souvenirs d'un autre homme ! Aujourd'hui, je ne ressens plus rien de ce Michel Davel. Je suis redevenu George Littlon, avec mes véritables sentiments... Ma femme et mes enfants me croyaient mort. Maintenant, ils ont besoin de me revoir auprès d'eux...

Chez Rose-Mary Adrian – ou plutôt Rose-Mary Davel – la fureur a fait place à l'accablement. Elle vit un cauchemar. Sans réagir, elle regarde celui qui n'est plus Michel réunir ses affaires

et quitter la maison, aussi bouleversé qu'elle. Une fois encore, elle voit son amour, son seul amour, s'envoler ! Lorsqu'elle parvient à se ressaisir, une violente colère l'envahit à nouveau. Seule réaction peut-être pour préserver sa raison, l'empêcher de sombrer dans la folie. Car il y aurait de quoi ! Puisqu'il en est ainsi, puisque l'homme pour lequel elle s'est dévouée pendant treize ans n'a rien trouvé de mieux que d'inventer une histoire abracadabrante, dans le but de la laisser tomber... Eh bien, elle va aller à la police pour l'obliger à revenir ! Après tout, elle est dans son droit : cet homme est légalement son mari !

Après avoir pataugé un bon moment dans les explications de Rose-Mary, les policiers sont prêts à se décourager, mais l'un d'entre eux trouve dans ce récit, sinon quelques bribes de raisonnable, du moins l'écho d'une absolue sincérité. Cette femme n'est pas folle : elle vit une histoire de fou ! Alors, contre l'avis de sa hiérarchie, il accepte le challenge : il va explorer les anciens dossiers.

L'enquête, sérieusement menée, confirme point par point la déclaration de George Littlon.

Il a effectivement été porté disparu le 12 août 1934.

Son épouse avait signalé cette disparition et demandé une recherche. Recherche abandonnée depuis longtemps : aucune trace du dénommé Littlon.

En revanche, on retrouve bien les documents attestant que, ce même 12 août 1934, un inconnu, vraisemblablement un matelot, victime d'une agression sur les docks, était admis à l'hôpital de Melbourne.

L'homme ne possédait plus aucune pièce d'identité. Après avoir reçu des soins assez longs (presque une année) et une rééducation suffisante, on lui avait donné la permission de retourner vers la vie active. Vu son état d'amnésie partielle persistante, du seul nom dont il se souvenait et du fait qu'il ne parlait que le français, il avait reçu des autorités australiennes des papiers officiels lui permettant d'avoir un statut

*C'était impossible ! Et pourtant...*

légal et de travailler sous l'identité qu'il avait déclarée : Michel Davel.

Devant ces preuves tangibles, Rose-Mary doit bien admettre qu'il ne peut pas s'agir là d'une ruse maladroite inventée par un mari désireux de reprendre sa liberté. Et, malgré l'in vraisemblance de la situation, elle est confrontée à l'indéniable réalité des rapports de police et de leur troublante chronologie. La voici obligée de se rendre à l'évidence : durant treize années, elle a été victime d'un phénomène propre à faire perdre la raison.

Plus que troublée, désespérée, Rose-Mary quitte bientôt l'Australie pour revenir en Angleterre. Là, elle met tout en œuvre et mandate des enquêteurs, des journalistes, pour l'aider à retrouver Michel Davel. Le vrai Michel, cette fois...

Un matin, une lettre à l'en-tête de la mairie d'une petite commune du nord de la France annonce la seule réalité possible, et pourtant la seule dont Rose-Mary ne voulait pas : Michel Davel est décédé... Il a été victime d'un accident de la route.

C'est triste, et ce serait banal si un détail ne rendait le fait hallucinant : la date.

La mort de Michel est survenue le 12 août 1934 !

Et rappelez-vous : c'est le 12 août 1934 que, à des milliers de kilomètres de là, un certain George Littlon était victime d'une fracture du crâne et tombait dans le coma ! Un état dont il était sorti, en quelque sorte... « possédé » par la personnalité du défunt Michel !

Bien entendu, il n'était pas question d'avaloir cette histoire impossible sans en mettre en doute chaque point, chaque invraisemblance. Des scientifiques, des officiels, ont cherché différentes entourloupes possibles, notamment une complicité entre George Littlon et Michel Davel (on se demande bien, d'ailleurs, dans quel but ?). Après vérification, il s'avère qu'ils



n'ont pas pu se connaître : le matelot Davel n'a jamais mis les pieds en Australie, et le modeste George Littlon n'a jamais pu s'offrir le voyage vers la France, ce petit pays, dont il situe à peine la position, là-bas, de l'autre côté du globe...

Le reste de la vie de Rose-Mary Adrian fut austère, irrémédiablement troublé. Elle se consacra essentiellement à enquêter sur les mystères de ce genre et à écrire de nombreux livres afin d'y apporter une explication... Pour tenter de percer les mystères de la mort. Elle a fondé une société de recherche métapsychique. Évidemment, pendant des années, leur premier sujet d'études fut le cas Davel. Rose-Mary et certains membres de cette société ont été les plus farouches et impitoyables chercheurs.

Que cherchaient-ils ? Une explication, bien sûr ! Qu'il soit crédule ou sceptique, l'être humain fonctionne ainsi : par *explications*, qui vont justifier... son scepticisme ou sa crédulité ! Alors, l'explication à laquelle les chercheurs du groupe fondé par Rose-Mary se sont ralliés, la voici.

Au moment de sa mort brutale, le 12 août 1934, fauché sur une route du nord de la France, la dernière pensée de Michel Davel se tourne vers l'être qu'il aimait le plus, depuis toujours : Rose-Mary.

Même si sa conscience « normale » ne sait pas où se trouve la jeune femme, son âme, libérée, trouve le chemin, vers l'autre bout du globe. Non loin de Rose-Mary, à Melbourne, le corps de Georges Littlon est rendu momentanément disponible par son accident et sa très longue perte de connaissance.

L'âme éperdue de Michel Davel s'y précipite, s'y réfugie, s'y calfeutre.

Le corps de Georges Littlon sera littéralement « habité » par l'esprit, la conscience de Michel Davel jusqu'en 1947.

Certes... Ces explications sont celles d'adeptes de la métapsychique. Autrement dit : elles sont quelque peu orientées et confortent (comme ça se trouve !) les théories mêmes qu'ils veulent prouver. N'empêche : elles font frissonner et rêver.

*C'était impossible ! Et pourtant...*

C'est tellement délicieux que nous aurions bien aimé nous arrêter là.

Seulement voilà : il y a des gens dont la fâcheuse manie est de vouloir tout expliquer en se passant totalement de paranormal. Et qui, en plus, ont le mauvais goût d'y réussir ! Ce sont les neuroscientifiques.

Ils ont collecté les rapports médicaux tout autour du monde et nous apprennent ainsi que les symptômes manifestés par George Littlon ne sont absolument pas uniques. Des manifestations du même type ont été remarquées et diagnostiquées depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle. Elles ont reçu la dénomination de *Foreign Accent Syndrome (FAS)*, syndrome de l'accent étranger.

L'un des cas les plus connus est celui d'une Norvégienne, Astrid L. En 1941, lors d'un raid aérien, elle est blessée à la tête par un éclat de shrapnell. Lorsqu'elle reprend conscience, elle s'exprime avec un accent allemand si caractéristique... qu'on la dénonce comme espionne infiltrée de la Cinquième Colonne !

En 1999, Judi Roberts est victime d'un accident vasculaire cérébral. Cette femme, qui a été élevée et a vécu dans l'Indiana, se met à cinquante-sept ans à parler avec le très pur accent d'une Britannique de souche. Elle n'est jamais allée en Angleterre.

Citons une dépêche de l'AFP de 2006 : « Après une attaque cérébrale, une femme de Newcastle (nord-est de l'Angleterre) s'est réveillée avec l'accent de la Jamaïque. » Linda Walker, soixante ans, une ancienne administratrice d'université, ne s'en est pas rendu compte tout de suite. Il a fallu que son thérapeute l'enregistre pour qu'elle constate que son accent nasillard de la région de Newcastle avait disparu. « J'étais accablée, a-t-elle déclaré au journal local *Evening Chronicle*. Maintenant, j'ai l'impression d'être quelqu'un d'autre. » Au téléphone, elle a selon la majorité de ses interlocuteurs, l'accent jamaïquain. « Mais ma belle-sœur trouve que j'ai l'accent italien et mon

frère dit que je parle comme une Slovaque », a-t-elle confié, perplexe.

Cindy Lou Romberg, de Port Angeles, dans l'État de Washington, a rendu public son cas sur Discovery Channel, le 26 octobre 2008. Blessée au cerveau lors d'un accident de voiture, elle aura mis dix-sept ans avant de déclarer le syndrome : toujours incommodée par les séquelles, elle se confie aux mains d'un chiropracteur qui effectue un réajustement des vertèbres cervicales. Après la séance, madame Romberg ne parle plus qu'avec un accent russe. Elle s'est mise ensuite à faire, en anglais, les mêmes fautes grammaticales qu'une personne de langue maternelle russe.

Et puis la Britannique Kay Russell, quarante-neuf ans, de Gloucester, obligée d'abandonner son travail dans la vente, parce que l'accent *frenchy* qu'elle ne peut soudain plus empêcher est considéré comme très vulgaire par ses employeurs et sa clientèle.

Britannique aussi, miss Sarah Colwill, voici quelques mois est débordée par un accent... chinois !

Mentionnons enfin, car elle est australienne et nous ramène à notre histoire, Leanne Rowe, de Tasmanie. C'est sa fille qui est venue plaider son cas devant les caméras de la télévision. Elle voulait clamer la vérité, faire « retrouver l'honneur de sa mère ». Car madame Rowe, elle aussi, a la désagréable surprise de se voir typée comme une Française. Une très sale réputation dans sa contrée. Elle n'ose sortir que la nuit, lorsqu'on ne peut plus la montrer du doigt.

Nous pourrions mentionner ainsi une soixantaine de cas, frappant des hommes comme des femmes. On remarque que tous ont été touchés à la tête, par maladie ou par accident. Tout comme George Littlon, agressé sur les docks de Melbourne.

Tous, aussi, ont subi de graves désagréments et leur entourage en a été affecté, comme Rose-Mary Adrian. Le professeur Nick Miller, spécialiste du FAS à l'université de Newcastle, décrit ainsi ces ravages :

*C'était impossible ! Et pourtant...*

*« Beaucoup de ces personnes ressentent la perte de leur ancien accent ou langage comme un deuil et comme si elles avaient perdu une partie d'elles-mêmes. Elles disent qu'une partie de leur personnalité est morte. »*

Voilà : plus de mystère, plus de paranormal ! Une maladie, une altération de la cervelle... « Ils » ont vraiment le don de tout dépoétiser en braquant, sur une palpitante aventure, le projecteur aveuglant de la science.

Rassurez-vous : on ne va pas « leur » laisser une trop facile victoire !

Admettons : le syndrome décrit explique le changement d'accent et peut-être même de vocabulaire de George Littlon après sa blessure au crâne.

Mais en quoi le FAS aurait-il permis à cet Australien amnésique de donner, au réveil de son coma, le nom de Michel Davel ?

Le FAS lui aurait permis, en pleine rue, au milieu d'une foule, de reconnaître Rose-Mary Adrian ?

Le FAS lui aurait « injecté », en 1934, tous ces détails sur la liesse de l'Armistice, le 11 novembre 1918 et sur Calais en France ? La robe rouge de Rose-Mary pour ce bal improvisé dans la rue ? La musique de leur première danse ? Les lieux de leurs rendez-vous secrets, ensuite, et les mots qu'ils y échangeaient ? Et le poème d'amour du jeune Michel ?

Le FAS explique-t-il que l'accident mortel de Michel Davel, dans le nord de la France, et l'agression contre George Littlon en Australie, aient eu lieu le même jour ?

Et pourquoi l'identité de Michel Davel, si bien chevillée au corps de Littlon pendant treize années, s'éclipse-t-elle tout soudain, pour céder obligeamment à nouveau la place à la conscience de Littlon ?

Allez, terminons sur une hypothèse apte à faire plaisir au poète qui sommeille en nous : ouvrons le Grand Livre de l'Éternité !

Selon lui, Michel Davel EST la « moitié d'orange » de Rose-Mary, son âme sœur : donc, il DOIT faire ce bout de chemin

## *Les amants de Melbourne*

auprès d'elle. C'est pour accomplir ce devoir sacré qu'il vient squatter le corps de Littlon.

Après treize années de vie conjugale, il estime que c'est fait. Ouf ! (Tous ceux qui savent ce que c'est que d'être marié pendant treize ans le comprendront...).

Tranquillisé, son esprit peut poursuivre son cycle éternel : il restitue le corps de Littlon à son légitime occupant... Ce que c'est beau, non ?

Et ne venez pas tout gâcher en demandant : « Oui, mais... comment Littlon savait-il qu'il devait se trouver justement là en 1947 pour reprendre le corps ? »

Au moment où il réintègre son enveloppe, il n'a aucun souvenir de ces treize ans. Son « âme » a-t-elle su qu'elle avait encore « droit » à des années sur terre ?

Dans ce cas, à quoi a-t-elle occupé tout ce temps, de 1934 à 1947 ?

A-t-elle erré aux alentours, dans un « ailleurs » qui n'aurait laissé aucune trace dans sa mémoire ? Mais alors, quel est donc cet « ailleurs » ?

À cette question-là, ni les adeptes du paranormal, ni les neuroscientifiques ne nous fournissent de réponse.

Pour la connaître, désolés de vous le confirmer : il vous faudra attendre d'y aller jeter un coup d'œil... par vous-même.



2

Panique sur Turin





Le juge Bernardoni, manteau noir et complet anthracite, sonne à une grille.

Il est venu voir un mort. Il va rencontrer un fantôme. Un fantôme de juge.

La vieille madame Cuneo fait rouler son fauteuil vers le guéridon, là-bas, au bout de son grand salon. Elle va répondre à la sonnerie du téléphone. En même temps, elle entend frapper à la porte d'entrée.

Madame Cuneo hésite : la porte ou le téléphone ? Elle choisit le téléphone.

Elle a tort : elle va y apprendre la mort de son fils unique.

Derrière la porte de madame Cuneo, on s'impatiente. C'est le fils défunt, un gros bouquet de fleurs à la main.

Quel rapport existe-t-il entre un juge, un fantôme de juge, une vieille dame, un fils mort qui porte des fleurs ?

Un lien étrange, une bien folle histoire. Impossible. Et pourtant...

La nuit. 3 heures 15. La cité HLM des « 400-Familles », dans la banlieue de Turin.

Les façades de béton, récentes encore et déjà rongées d'une lèpre grise, se renvoient l'écho d'une sirène d'ambulance. La lumière bleue du gyrophare ne balaie que de la laideur.

*C'était impossible ! Et pourtant...*

La voix de la sirène n'a pas fini de mourir dans un decrescendo lamentable, que deux hommes en blouse blanche grimpent un escalier qui sonne le creux. Bien sûr, l'ascenseur est en panne.

La sonnette aussi, à la porte au vernis couvert de graffitis où ils frappent.

Ils frappent encore.

Un type dans la cinquantaine finit par ouvrir, les yeux gonflés de sommeil, en pantalon de pyjama et tricot de corps douteux, traînant les pieds dans de vieilles babouches :

— C'est quoi, votre cirque là ? J'bosse à 5 heures, moi !  
Besoin de roupiller !

— Vous êtes bien l'appartement 124 ?

— Ben oui !

— Bâtiment 21, bloc 2, escalier C, premier étage ?

— Ben oui !

— Vous êtes bien Dolprone, prénom Basilio ?

— Ben oui !

— Madame Dolprone, prénom Tina, c'est votre épouse ?

— Ben oui !

L'ambulancier consulte un bordereau et le colle sous le nez de l'homme en maillot de corps.

— Dolprone, Tina : c'est bien elle que nous venons chercher.

Dolprone Basilio n'est manifestement pas très bien réveillé. Complètement abasourdi, il se tourne vers une femme toute maigre qui sort de la chambre à coucher, en s'empêtrant dans un peignoir de nylon, orné de fleurs orange et marron.

— Tina ! C'est... c'est pour toi... Ils viennent te chercher... Comprends pas !

Sur le palier, des portes s'ouvrent et les voisins commencent à s'assembler en demi-cercle. Conforté par leur présence, Basilio hausse le ton :

— Comprends rien, je vous dis ! Tout le monde va bien, ici ! J'en n'ai rien à cirer, de votre paperasse ! Cassez-vous et laissez pioncer les travailleurs !

## *Panique sur Turin*

— Écoutez, monsieur Dolprone... Pourtant, c'est bien vous qui nous avez téléphoné parce que votre dame était en train d'accoucher ?

Les deux hommes en blanc échangent un regard plutôt ennuyé.

— Quoique... À voir madame, il y a sûrement erreur...

Dans l'entrée du modeste logement, la femme maigre éclate en sanglots et se met à hurler :

— C'est dégoûtant ! Vous n'avez pas le droit ! Le bon Dieu nous a punis, et nous le méritions ! Mais vous, vous êtes le Diable, pour oser des choses pareilles !

Le mari fait un pas en avant, menaçant, puis jauge d'un regard la carrure des ambulanciers.

— Je ne sais pas ce qui me retient de... Bande de salauds ! Vous ne l'emporterez pas au paradis !

La porte claque au milieu des murmures outrés. Les voisins soutiennent manifestement les Dolprone. Ils se rapprochent en grondant. Tout costauds qu'ils sont, les ambulanciers se sentent mal embarqués, dans cet escalier de cité !

Mais ils sont sauvés par le gong, ou plutôt par les sirènes : une deuxième, puis une autre, une autre encore... La cour, entre les mornes façades, résonne : trois, quatre... cinq ambulances arrivent presque en même temps ! Les équipes se bousculent, les civières s'entrechoquent dans l'escalier.

Cinq ambulances sont venues bâtiment 21, bloc 2, escalier C, premier étage, pour transporter une même femme, supposée être dans les douleurs de l'enfantement.

Quatre ambulances repartiront vides. À bord de la cinquième, on emporte quand même la maigre madame Dolprone, secouée par une crise nerveuse, qui lui vaudra une cure de sommeil et une longue dépression.

Une voisine attristée a donné aux infirmiers l'explication du craquage de Tina : elle avait, dans sa jeunesse, pratiqué trois avortements clandestins. Elle n'a jamais eu d'enfant et ne pourra plus jamais en avoir. Le couple traîne cela comme une

malédiction du ciel. Et il faut être méchant... oh oui, bien plus que méchant, pour remuer à ces pauvres gens le couteau dans la plaie ! Tous les voisins sont d'accord là-dessus.

En revanche, qui a appelé les ambulances ? Qui connaissait le douloureux secret de Tina et s'en est servi pour la torturer ainsi ? Personne n'en a la moindre idée.

Changement de décor : toujours à Turin, mais via Camoletti, une tranquille avenue des beaux quartiers.

11 heures du matin. La chaleur se fait déjà pesante. Sous son manteau de vigogne noir et son complet anthracite de bonne coupe, l'homme qui sonne à la grille du numéro 22 transpire stoïquement. Un domestique compassé ouvre le portail.

— Bonjour, monsieur le juge ! Veuillez vous donner la peine d'entrer.

Le visiteur ôte son chapeau à bords roulés. Il constate que la cour est vide, alors qu'il s'attendait à la trouver encombrée de voitures.

Sur le perron, apparaît la maîtresse de maison, une belle femme d'une quarantaine d'années. Le visiteur tique en la voyant en robe bleu clair. Il marque même un temps d'arrêt, quand elle lui adresse un signe de main guilleret. Néanmoins, il avance, les bras tendus, la tête légèrement penchée sur le côté.

— Ah... Lucia... ma pauvre Lucia ! La vie est décidément bien cruelle... Ce sont toujours les meilleurs qui s'en vont, n'est-ce pas ? Mais vous êtes forte. Vous maîtrisez vos larmes, c'est bien, c'est très bien !

Elle le regarde bizarrement.

— Mais... Bernardoni, avez-vous pris un coup de chaud, dans votre tenue du dimanche ? Pourquoi voudriez-vous donc que je pleure, un jour comme aujourd'hui ? Il fait beau... La vie est merveilleuse, au contraire !

Le juge Bernardoni prend affectueusement madame Guisoni par les épaules. Pauvre, pauvre Lucia ! La douleur lui

trouble assurément la raison : cette robe claire, cette gaieté dans un moment pareil ! Il est vrai que le malheur qui la frappe est si soudain, si inattendu : le juge Guisoni, le mari de Lucia, le plus brillant peut-être de sa promotion... Le juge Guisoni, si plein de santé, emporté brutalement à la fleur de l'âge !

— Chère Lucia, je mesure le courage qu'il va vous falloir. Nous serons tous à vos côtés !

Inquiète, la femme s'arrête, se tourne vers lui.

— À mes côtés pour quoi ? Vous me faites peur, tout à coup, Bernardoni !

— C'est que le décès d'un époux tel que le vôtre...

— Quoi ? Flavio ? Mon Flavio est mort ? Mais c'est impossible ! Où ? Quand ?

— Dieu du ciel ! Vous... vous ne saviez pas ? Ils ne vous ont pas avertie ?

Le domestique arrive juste à temps pour recevoir dans ses bras Lucia Guisoni, évanouie.

— Aidez-moi, je vous prie, monsieur le juge. Allons étendre madame au salon ! C'est horrible ce que vous venez de lui apprendre. Ainsi monsieur est décédé ?

— Mais oui mon pauvre Pietro ! Quelle tragédie, n'est-ce pas ?

— Comment est-ce...

— Un accident vasculaire cérébral, selon toute vraisemblance ! C'est arrivé ce matin, au Palais ! Je n'étais pas de service. Un huissier a trouvé mon numéro privé, je ne sais pas par qui, d'ailleurs. Il m'a appelé chez moi. Je suis venu tout de suite. Je n'avais pas pensé que j'aurais, en quelque sorte, la triste mission de tout apprendre à notre pauvre Lucia ! Quel horrible malentendu !

Les deux hommes montent les marches du perron, avec leur précieux fardeau.

— Allez-y doucement, Pietro : elle n'a vraiment pas l'air bien...

Une voix puissante les cloue sur place.

*C'était impossible ! Et pourtant...*

— Bernardoni ! Pietro ! Qu'est-ce qui arrive à ma femme ?

Ils ont failli lâcher la malheureuse : dans l'ouverture du portail, sa serviette noire à la main, s'encadre le fantôme du juge Guisoni !

Pour un revenant, il se porte plutôt bien ! Une bonne raison à cette belle santé : le juge Guisoni n'est pas mort. Pas même un tout petit peu... En revanche, le malaise de sa femme Lucia s'aggrave. Elle va devoir séjourner plusieurs semaines en clinique, puis partir en cure de repos. Elle était sous traitement depuis plusieurs années pour une faiblesse cardiaque. Elle est très amoureuse de son mari et le croire mort a causé un choc profond. Quelqu'un a frappé fort, et juste.

La spacieuse chambre privée, emplie de fleurs, où se repose l'épouse du juge, est bien loin de la salle commune de l'hôpital. Bien loin et bien différente : entre trente-deux autres patientes, Tina Dolprone, la maigre femme de l'HLM, gémit en attendant une infirmière surchargée.

Il y a cependant un lien entre ces deux femmes en souffrance. Un lien aussi fin et ténu qu'un fil.

Un fil de téléphone, très exactement.

Pour l'instant, dans cette vaste métropole, où se déroulent tant de délits, de vols, d'agressions, tant de drames, personne n'a connaissance à la fois de ces deux incidents privés.

D'ailleurs un policier aurait-il les deux rapports en main, qu'il ne ferait probablement pas le rapprochement, entre les perturbations qui bouleversent la famille de l'ouvrier Dolprone et celle du juge Guisoni.

Justement, allez-vous penser : pour de simples travailleurs, dérangés par un mauvais plaisant, on ne va évidemment pas gâcher le temps des représentants de l'ordre. Mais lorsqu'un *magistrat* est victime d'une telle agression, la police devrait au moins remuer ciel et terre ?

Seulement, du fait même de sa profession, qu'il exerce avec une remarquable intransigeance, le juge Guisoni ne compte

## *Panique sur Turin*

plus ses ennemis. Il sait qu'une enquête n'aboutirait qu'à réjouir les médias. C'est lui-même qui retire le dossier de la pile. Pour ménager la tranquillité de Lucia.

Il a tort de ne pas engager une action dès cet instant. Car il laisse ainsi la voie libre à une vague d'exactions qui vont mettre Turin sens dessus dessous.

De par la ville, le téléphone fait de nouveaux ravages. Une fuite de gaz mobilise les ouvriers de la compagnie au moment du changement de service. Deux équipes arrivent ensemble sur les lieux, juste en même temps qu'une unité de pompiers. Pour une fuite qui n'existe pas.

La nuit suivante, la même alerte est lancée. Branle-bas de combat. Pour rien, une fois encore.

À la troisième alerte, les secours savent qu'ils ont affaire à un appel bidon, mais ils sont forcés d'intervenir : la sécurité impose que les vérifications soient opérées. Ils repartent sous les huées des riverains privés de sommeil.

Ils reviendront cinq fois en tout.

La presse commence à poser des questions aux services publics. Qui n'ont pas de réponse. D'ailleurs, l'auteur de ces perturbations va, judicieusement, les laisser en repos pour s'attaquer à des privés.

Un pharmacien est prévenu par un fleuriste que « la livraison » sera effectuée à son domicile dans la matinée. Comme le fleuriste a raccroché sans attendre, et que le pharmacien n'a rien commandé, il rentre chez lui pour vérifier. Juste à temps pour intercepter une gerbe de roses, destinée à sa femme. Elle est accompagnée d'une carte non signée, où est écrit : « À toi, ma brûlante passion, en souvenir de la folie de nos corps » !

Comme la dame est plutôt bien faite, qu'elle a le sourire facile et ses journées libres, on entendra voler dans la villa du pharmacien les bibelots rares et la porcelaine centenaire !

Jusqu'ici, la similitude entre toutes les nuisances pratiquées par téléphone n'a pas été remarquée. Or, voici que la poste italienne s'en fait complice.

*C'était impossible ! Et pourtant...*

Qui décrira les nuits d'insomnie de monsieur Armando Cinquetti, maître pâtissier ? Commerçant, ne voulant s'aliéner aucune clientèle, il se donne depuis des années un mal fou afin de modérer les passions politiques, lors des réunions de quartier. Il a toujours prêché (et pratiqué) le centrisme le plus rigoureux, seule position honnête pour qui veut voir prospérer son négoce. Voici que ce brave homme reçoit une carte de membre... du Parti communiste !

De quoi déjà lui donner de mauvais rêves. Mais le courrier suivant lui apporte le cauchemar : une invitation à un dîner de sympathisants du député néofasciste, très chaleureuse et commençant par « Armando, mon cher ami, j'espère que tu pourras me faire la joie... » !

Le cauchemar se transforme en terreur absolue lorsque parvient le premier exemplaire d'un journal démocrate-chrétien, auquel on le félicite de s'abonner.

Et enfin, pour faire bonne mesure, entre midi et deux heures, quelqu'un dépose dans la boîte à lettres de la pâtisserie... un badge monarchiste bien voyant, qu'on demande au patron d'arborez lors de toutes ses sorties. Il n'en dort plus, le maître pâtissier !

Ailleurs en ville, une famille avec trois enfants en bas âge rentre chez elle, après un week-end à la campagne. Elle trouve son logement condamné pour quarante-huit heures : en leur absence, quelqu'un a fait intervenir en urgence des équipes de destruction de la vermine, qui ont répandu des produits toxiques.

Nous voici maintenant chez madame Cuneo. La vieille dame, infirme, seule chez elle, reçoit un appel téléphonique, juste au moment où on frappe à sa porte d'entrée. Madame Cuneo se dit que le visiteur peut attendre. Elle fait rouler son fauteuil jusqu'au salon et décroche le combiné.

— Madame Cuneo ? Madame veuve Cuneo ?

— C'est moi.



## *Panique sur Turin*

— Vous êtes bien la maman de maître Giovanni Cuneo, avocat ?

— Oui, mais il n'est plus ici...

— Hélas, oui, nous le savons, madame... Nous sommes désolés d'aborder avec vous un sujet bassement matériel, à un moment aussi douloureux... Mais étant donné que vous êtes sa seule famille, nous pensons que c'est vous qui prendrez en charge les frais ?

— La seule famille de qui, monsieur ? Les frais de quoi ?

— Mais... Nous parlons de votre fils, chère madame... Et des frais de ses obsèques !

Madame Cuneo pousse un hurlement, renverse le téléphone et son guéridon... De l'autre côté de la porte, le visiteur qui s'impatientait entend le bruit et le cri. Il lâche le bouquet de fleurs qu'il tenait. De quelques vigoureux coups d'épaule, il défonce la porte et se précipite vers la vieille dame, défaillante dans son fauteuil.

— Maman ! Maman vous êtes malade ?

Curieuse coïncidence : c'est le fils, l'avocat Giovanni Cuneo, qui faisait cette visite surprise avec un gros bouquet pour la fête de sa maman !

Alors cette fois, c'est une tout autre histoire. Maître Giovanni Cuneo, jeune loup du barreau turinois, ne va pas lâcher l'affaire : au lieu de se taire, comme la plupart des victimes, il va faire grand bruit. Il porte plainte contre X, fait mettre sa ligne sous surveillance et ameuté un journaliste de ses amis.

Il s'avère qu'il a mis le doigt sur un gros, un énorme dossier... qui n'existe pas encore ! Parce que les feuillets de ce dossier sont éparpillés ici et là, dans les mains courantes des commissariats, dans les greffes des tribunaux. Tellement éparpillés que l'on n'en mesure pas l'épaisseur !

Par la poste, sous forme de lettres ou d'envois anonymes et farfelus, mais surtout par faux appels ou fausses alertes téléphoniques, un corbeau sème sournoisement la panique dans Turin !

*C'était impossible ! Et pourtant...*

Des dizaines de personnes ont été ses souffre-douleur, mais la plupart ont refusé de porter plainte pour éviter les tracasseries supplémentaires.

Patiemment, l'avocat et le journaliste réunissent le maximum de pièces éparses. Mais c'est un tel fouillis qu'il n'y a pas moyen de retrouver un point commun, qui mènerait à une piste. Cela dit, même si la méthode est parfois semblable, les enquêteurs commencent à douter que toutes ces attaques puissent être le fait d'un seul et même auteur : elles sont si nombreuses, leurs procédés si subtils ! Les renseignements recueillis sur les futures victimes semblent tellement précis ! L'action qui s'ensuit dépasse la simple nuisance : elle blesse si juste, elle cause tant de mal, qu'elle confine à l'agression.

Il faut bien croire que l'on a affaire à une bande, ou en tout cas un groupe bien organisé, disposant de techniques d'investigation et des moyens importants pour les mettre en œuvre.

L'autre inconnue est : tant de moyens, pour quel profit ?

Enfin, les juges Bernardoni et Guisoni, qui ont été parmi les premiers touchés, perçoivent la similitude entre leurs mésaventures et la surprenante enquête lancée par maître Cuneo, dont la presse se fait l'écho. Il y a donc maintenant une « Affaire du fou au téléphone ». Les deux magistrats ont demandé à en être saisis conjointement.

Malgré leur motivation et leurs efforts coordonnés, leur instruction ne progresse pas plus que les déductions de l'avocat et du journaliste : aucune piste commune ne peut être dessinée. Aucun groupuscule terroriste ne revendique ces méfaits. Ceux qui les commettent savent admirablement rester discrets.

Et puis le hasard d'un tout autre dossier envoie un jour le juge Bernardoni chercher une information dans un commissariat de quartier. On a mis à sa disposition un bureau pour compulsier tranquillement les procès-verbaux. Tranquillement, c'est beaucoup dire, car le local contigu résonne de glapissements. C'est la voix haut perchée d'une vieille femme.



N° d'édition : L.01ELKN000505.N001  
Dépôt légal : avril 2014